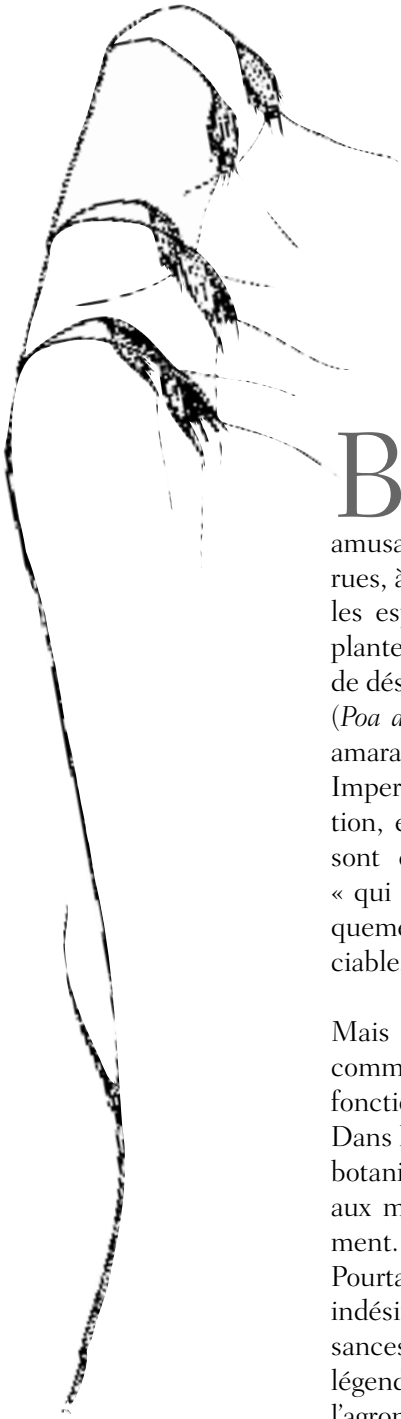


Faut-il remettre les mauvaises herbes au goût du jour ?



Folle avoine (*Avena barbata*).

Bien que les grandes villes ne soient pas un exemple de milieu que l'on qualifierait de naturel, il est toujours amusant d'y observer, dans les coins des rues, à la sortie de bars fréquentés ou devant les espaces culturels, une foule de petites plantes qui persistent malgré l'usage abusif de désherbants. Ce sont les pâturins annuels (*Poa annua*), pourpiers (*Portulaca oleracea*), amarantes (*Amaranthus* ssp.)... Imperturbablement, après chaque élimination, elles reviennent d'on ne sait où... Ce sont des adventices (étymologiquement : « qui vient de l'extérieur ») ou, plus prosaïquement, des « mauvaises » herbes, indissociables de nos espaces civilisés.

Mais sait-on que les espèces dénoncées comme « mauvaises herbes » varient en fonction des époques et des civilisations ? Dans le même esprit, suivant que vous soyez botaniste ou jardinier, elles n'auront pas droit aux mêmes égards de langage et de traitement.

Pourtant, nombre de ces petites plantes indésirables offrent des trésors de connaissances sur notre histoire, nos mythes et légendes, ainsi que sur la biologie végétale et l'agronomie. Elles sont à la fois témoins « culturels » et supports « agricoles » de nos pratiques. Car ce sont bien sûr dans la culture populaire et l'agriculture que se rencontrent les deux aspects qui nous permet-

tent de nous interroger sur la nature du regard que nous leur portons.

Afin d'illustrer ce propos, partons à la rencontre de quelques espèces que nous trouvons en France, dans l'espoir que celles-ci, si faciles à rencontrer, puissent être reconsidérées avec compréhension... et de préférence sans herbicide !

Les adventices, présentes dès le début de l'agriculture

Un premier aspect caractéristique des adventices repose sur leur origine : elles sont souvent associées aux cultures sans y être désirées.

Pourtant, certaines d'entre elles ont servi de base à ce que l'on pourrait appeler une « proto-agriculture ». Une tribu indienne d'Amérique du Nord (les Paiutes) a ainsi sciemment favorisé des espèces spontanées par le développement d'importants réseaux d'irrigation, sans jamais planter un seul pied... Ces Indiens ramassaient ainsi l'épinard sauvage (*Chenopodium album*), des scirpes (*Eleocharis* ssp.), de la sauge (*Salvia columbariae*) ou encore un tabac sauvage (le « tabac des coyotes » *Nicotiana attenuata*). Ils prenaient soin de ne pas cueillir tous les pieds, afin de permettre à ces populations végétales de se maintenir.

Rares sont les lieux où l'on ne rencontre pas quelques plantes discrètes ayant réussi à trouver un peu de sol pour y développer leurs racines. Les jardins sont aussi, malgré toute l'attention qu'on leur porte, le berceau d'innombrables végétaux honnis... Mais que savons-nous de ces adventices ?



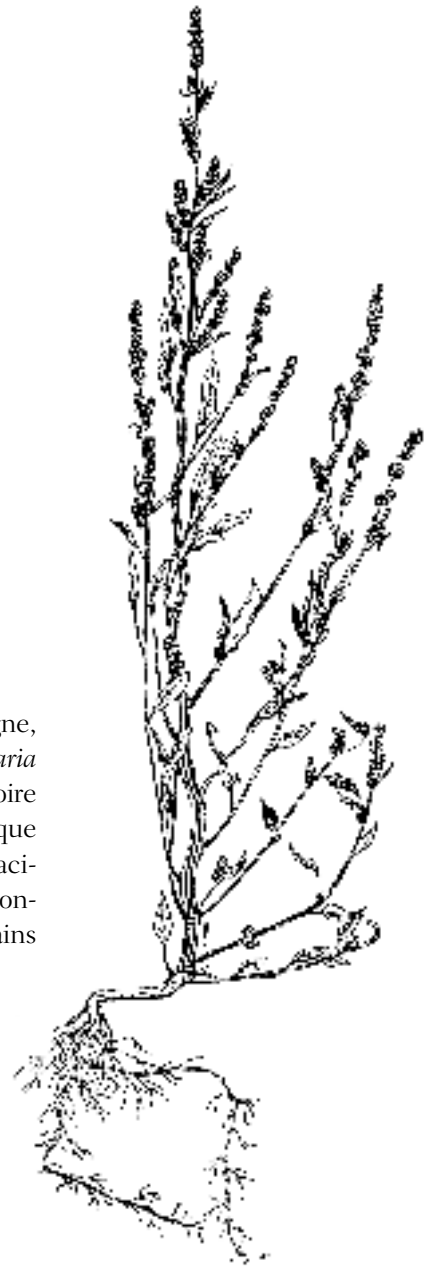
Sétaire verte (*Setaria viridis*).

Dans la zone centrale européenne (Pologne, Hongrie...), la digitale sanguine (*Digitaria sanguinalis*) a été grandement favorisée, voire semée volontairement. Ses graines, bien que petites, sont abondantes et se ramassent facilement. Elle a été de ce fait une espèce fondamentale pour l'alimentation de certains peuples cueilleurs.

D'autres adventices, comme la folle-avoine (*Avena barbata*), ont, semble-t-il, développé des adaptations qui leur permettent de profiter pleinement des pratiques agricoles appliquées aux espèces domestiquées.

En effet, dans l'Égypte ancienne, la folle-avoine est d'abord arrivée aux abords des champs comme une mauvaise herbe. Puis, il s'est avéré que l'un de ses écotypes parvenait à maturité au même moment que l'amidonnier (*Triticum dicoccum*). Son **égrenage** naturel était donc plus tardif. Cet écotype de l'avoine – celle-ci reste relativement discrète par rapport à la graminée cultivée – a pu ainsi être récolté et ressemé avec le blé pendant plusieurs siècles.

Enfin, certaines adventices ont été à l'origine de **cultivars** importants pour nourrir l'homme. C'est le cas de la sétaire verte (*Setaria viridis*), qui a donné sous forme domestiquée le millet des oiseaux (*Setaria italica*) – autrefois aliment prépondérant en Chine.



Épinard sauvage (*Chenopodium album*).

Les mots pour le dire

- **égrenage** : n. m., chute des graines à maturité.
- **cultivar** : n. m., abréviation française de « *cultivated variety* », variété d'une espèce végétale domestiquée résultat d'une sélection agronomique.

Des espèces cultivées

Le second aspect remarquable chez les mauvaises herbes repose sur le fait qu'à d'autres époques – et bien que déjà indésirables – certaines d'entre elles furent l'objet d'importantes croyances et superstitions.

Ainsi la renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*), petite plante polymorphe à la fois répandue et discrète, et la verveine officinale (*Verbena officinalis*) – espèce différente de celle de nos tisanes – étaient arrachées seulement après un rituel bien précis. Il fallait, en effet, se rapprocher de la plante à reculons, pour ne pas être touché par les forces mystérieuses qui en émanaient. Il était également préférable de tracer un cercle autour d'elle avec de l'acier pour s'en protéger ; puis elle était déracinée plutôt un jeudi, jour de Jupiter (dieu romain protecteur et puissant). On craignait que ces petites espèces soient, par leurs racines très ramifiées, en contact direct avec le royaume des morts.

Par ailleurs, bien qu'elle ne présente plus le moindre intérêt mystique, des études récentes ont montré que la renouée des oiseaux constitue un aliment très nutritif des pâtures sur chaumes de fin d'été (Luberon, Crau...). Ceci nous rappelle que

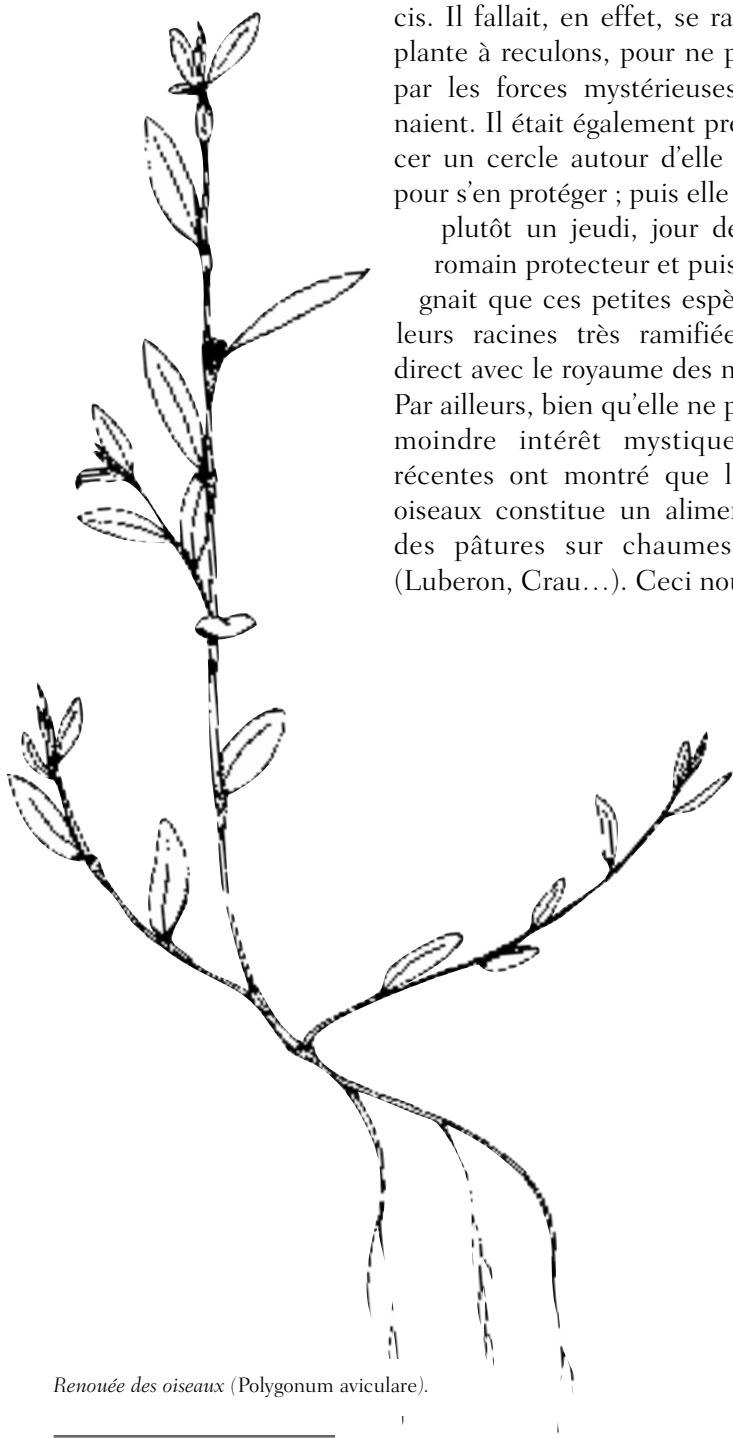
ses graines furent souvent ajoutées en complément du seigle dans la cuisine populaire. Ces herbes dites « mauvaises », n'avaient donc pas cet épithète réducteur aux yeux incroyables de nos aïeux et, espérons-le, ne l'auront peut-être plus dans ceux avertis de nos enfants.

Un autre exemple intéressant concerne l'absinthe (*Artemisia absinthium*). Très prisée au XIX^e siècle pour sa fameuse liqueur (appelée « la fée verte », en raison de sa couleur et de ses effets...), et pour ses propriétés cicatrisantes, l'absinthe était également à l'origine d'une étonnante croyance : un enfant dont on aurait lavé les mains avec du jus d'absinthe avant sa douzième semaine, n'aurait jamais, croyait-on, ni chaud ni froid tout au long de sa vie !

Au fil du temps, cette plante est retombée dans l'oubli, notamment suite à l'interdiction de sa consommation sous forme d'alcool (en raison de la présence d'une molécule toxique pour le cerveau : la thuyone). Elle est aujourd'hui retournée occuper les espaces délaissés, en particulier dans la moitié sud de la France. Il est probable, qu'un jour, elle revienne à l'honneur des apéritifs, car le vin d'absinthe reste très apprécié, notamment en Espagne, où il se boit encore.

D'autres légendes mettent en scène des mauvaises herbes plus communes. La chicorée (*Cichorium intybus*) est une espèce que l'on trouve aux bords des chemins, dans les friches ou les champs abandonnés. Dans les pays germanophones, elle est appelée la « gardienne des chemins ». L'histoire veut qu'une princesse, d'une extraordinaire beauté, fut abandonnée par son amant. Bien qu'étant au bord du suicide, elle voulait pourtant vivre pour pouvoir encore l'admirer. Dieu entendit sa plainte et la changea en fleur blanche (forme peu fréquente), enracinée le long des routes où passerait son bien-aimé. D'autres femmes, désespérées de n'être vues de l'être aimé, furent, sur le même principe, changées en fleurs bleues et poussent maintenant aux bords de tous les chemins, pour que partout ses yeux puissent se poser sur elles.

Enfin, les mauvaises herbes, dans la culture



Renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*).



Verveine officinale (*Verbena officinalis*).

Les mots pour le dire

- *plante-hôte* : gr. nom., plante permettant une (ou plusieurs) étape(s) de développement d'un autre être vivant.

populaire, peuvent aussi revêtir un aspect purement symbolique. C'est le cas singulier du chénopode puant (*Chenopodium vulvaria*). Son nom, peu poétique, renvoie à l'odeur de poisson pourri qu'il dégage.

Cette petite adventice, qui génère d'amusantes interrogations sur l'odeur émanant du potager (« quelqu'un a dû y mettre de l'engrais de hareng ! »), est un messenger fort utile aux femmes roumaines pour éconduire des prétendants trop insistants. Dans ce pays, où offrir des fleurs relève de toute une symbolique sociale, donner ce chénopode (appelé là-bas le « con de la Bohémienne ») signifie clairement une fin de non-recevoir !

Des usages insoupçonnés

Une mauvaise herbe particulièrement tenace (et donc particulièrement « mauvaise ») est le célèbre chiendent (*Cynodon dactylon*). C'est d'ailleurs certainement l'espèce végétale la plus répandue sur la planète. Il a malgré tout joué un rôle marquant dans la conquête de l'Amérique latine. Lors de la première grande vague d'émigration, les colons arrivèrent massivement avec leur bétail. Celui-ci entraîna une détérioration considérable des espaces herbacés disponibles, les espèces végétales présentes n'étant, en effet, pas adaptées à subir une telle pression de pâturage. Sur les terrains écorchés, l'érosion s'amplifia et seules les localités où le chiendent – importé involontairement par les colons – avait eu le temps de se répandre gardèrent des sols suffisamment stabilisés. Il fournit, de plus, un fourrage tout à fait appréciable.

Ainsi, certains caractères de cette espèce (forte capacité de dispersion, rhizomes et stolons très développés), qui la rendent si détestable dans les potagers, lui permirent de sauver de la catastrophe alimentaire bien des colons... peut-être pour le plus grand malheur des peuples Amérindiens !

Quelques siècles plus tard, la laïche des sables (*Carex arenaria*), espèce littorale, fut largement plantée par les Hollandais dans un but similaire. Il s'agissait de stabiliser, grâce à ses rhizomes traçants, les digues qui protègent les polders. À l'heure actuelle, elle est redevenue cette simple conquérante des littoraux atlantiques, de la



Aristolochie à feuilles rondes (*Aristolochia rotunda*).

Manche et de la Mer du Nord, où elle cicatrise spontanément les zones érodées des dunes, sans rien demander aux hommes.

Des espèces utiles à la faune sauvage ?

En guise de conclusion, citons une espèce à la fois amusante par la sonorité de son nom, intéressante par l'une des croyances qu'elle a suscitée et remarquable par sa qualité « d'hôte » : l'aristolochie à feuilles rondes (*Aristolochia rotunda*).

La magie populaire – dont de nombreux écrits nous viennent du Moyen Âge – recommandait, pour faire fuir les serpents, de confectionner un singulier ensemble consistant à écraser une grenouille avec une aristolochie, le tout enveloppé d'un papier où serait inscrit quelque chose d'aimé.

Ce que l'on ne savait pas, c'est que cette espèce, d'affinité méditerranéenne, est aussi la **plante-hôte** d'un papillon superbe, protégé sur le plan national et européen : la diane (*Zerinthia polyxena*).

Comme quoi, finalement, les mauvaises herbes n'en finiront pas d'être bienfaites... ■

Pour en savoir plus

- *Mauvaise herbe !*, de Lucie Paye-Moissinac et Jean-Paul Pigeat, Éd. Conservatoire international des parcs et jardins et du paysage (Ferme du Château, F-41150 Chaumont-sur-Loire), 2003 ; 124 p. ; 23 € franco. En 2003, le festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire fut consacré aux mauvaises herbes ; c'est à cette occasion que cet intéressant ouvrage a été édité. Il propose un voyage culturel et artistique, largement illustré, avec ces plantes inutiles et affreusement envahissantes.

- *Ces herbes qu'on dit mauvaises*, par Jo Redman, Éd. Terre vivante, 64 p., 11,89 €.

Un grand classique pour apprendre à reconnaître les mauvaises herbes, les méthodes douces pour les contrôler et cohabiter au jardin. FB

Texte :

Cédric DENTANT

Dessins :

Cédric DENTANT

(p. 26, 27 à droite, 28 et 30),

Morand GANGLOFF (p. 27 à

gauche)

et Michel FÉLIX (p. 29)